

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



JOURNAL HUMORISTIQUE

ABONNEMENT : UN AN, 50 CENTIMS  
SIX MOIS, 25 "

H. BERTHELOT, Rédacteur

BUREAUX : 516 RUE CRAIG  
Près la Côte St-Lambert

LES TROIS MOUSTIQUAIRES

POUR RIRE

(Sujet à la censure du recorder.)

CHAPITRE II

D'ARTAGNAN RENCONTRE LES TROIS MOUSTIQUAIRES

Lorsque d'Artagnan arriva à la gare Dalhousie il était cinq heures du soir. Sans écouter les invitations pressantes des runners d'hôtels, il dirigea sa course vers la rue St-Paul qu'il suivit jusqu'au Marché Bonsecours. Chemin faisant il eut une querelle avec deux gamins qui s'étaient permis de critiquer l'apparence de son couvre-chef d'hiver. Le casque que portait d'Artagnan était en peau de rat musqué d'un poil de la plus longue venue, et garni de deux immenses oreilles dont les attaches flottaient dans le vent. Cette coiffure avait déjà servi à trois générations de d'Artagnan et il va sans dire qu'elle était mitée en maint et maint endroit. Quant à sa couleur, disons que c'était un jaune pissou tirant sur le brun, son format exagéré écrasait la tête de notre héros et la palette en cuir à patente grée et craquelée se rubattait sur l'extrémité de son nez busqué. Les gamins de la rue St-Paul agacés par ce spectacle comique ne purent s'empêcher de décocher des plaisanteries à l'adresse du jeune Mascouchien. Ohé, le casque ! s'exclama le premier poisson. C'est-y celui d'un mardillier ! — J'en retiens un petit, mon vieux, ne m'oublie pas, cria le deuxième.

La moutarde monta au nez de d'Artagnan. Il s'avança bravement contre ses insulteurs et les apostropha en ces termes : Tas d'écaurants ! Vous faites vos vaillants parce que vous êtes deux. Je vas vous prendre tous les deux d'une main, espèces d'andouilles que vous êtes.

Les deux gamins s'étaient retournés et s'étaient arrêtés en face de d'Artagnan. L'un plus hardi que son compagnon s'approcha en faisant le moulinet avec ses bras. Notre héros ne perd pas de temps. Il s'élança dessus et d'un vigoureux coup de poing il lui donna un billet de parterre.

L'autre veut venger son ami. Il saute sur d'Artagnan en proférant un torieu. Notre campagnard tombe dessus à bras raccourcis et l'envoie rouler dans un banc de neige à côté du trottoir. Les Montréalais trouvant qu'ils avaient affaire à une espèce de jeune Mont ferrand renoncèrent à la partie et disparurent dans une porte cochère vis-à-vis le marché au poisson.

D'Artagnan, fier de cette première victoire, s'était campé sur un pied sur le trottoir au coin des rues St-Paul et Bonsecours. Il cherchait une hôtellerie où il prendrait son souper. Il était indécis sur le choix de l'établissement, parce qu'il devait compter avec la modicité de son capital. Il avait fermé les yeux pendant qu'il se livrait à une rêverie profonde. Il tressaillit en entendant une discussion animée entre trois policemen groupés à quelques pas de lui.

—C'est comme, je te le disais, Atroce,



LA CHARTRE DE MONTRÉAL

Les habitants de Québec sont en train de déchiqueter la charte de Montréal et d'en faire une dentelle.

L'Anglais — Bravo, mes Canadiens, vous tombez dans mon jeu. Continuez comme ça et moi j'aurai la majorité dans votre conseil de ville.

nous sommes arrivés trop tard. Ils ont eu le temps de chaîner.

—Si nous arrivons toujours trop tard c'est la faute de Porthos. Ce gros laquet-là ne peut courir cinquante verges sans perdre haleine.

—Tas menti ça, fit le constable nommé Porthos. C'est ta faute à toi, Aramis. Lorsqu'il s'agit de courir quelque part, tu commences toujours des discussions, des midi à quatorze heures.

—Je ne vois pas traces de bataille dans les environs, dit Atroce. C'est dommage, moi, qui espérais voir un prisonnier pour le recorder demain matin.

D'Artagnan, après avoir écouté cette conversation des constables, crut que l'occasion était favorable pour obtenir des renseignements sur les hôtels de la localité.

S'adressant à Porthos : Pouvez-vous m'indiquer un hôtel à bon marché dans les environs ?

Le policier, lui indiqua d'un geste majestueux avec son bâton, une cave dont l'entrée était décorée d'une enseigne parlante : Une assiette et un couteau et une fourchette en sautoir. Entrez-là. Vous aurez le couvert pour 10 cts. Les repas sont à la carte.

Les deux autres constables avaient enveloppé d'Artagnan d'un coup d'œil soupçonneux. Le nouveau venu avait-il pris part à la bigarre ? Notre héros ne put s'éloigner sans avoir subi un interrogatoire en règle. Ses réponses avaient été satisfaisantes. Il eut l'estime des agents en leur montrant la lettre qu'il portait précieusement dans la poche de côté de son capot. Comme le temps s'était barbouillé et qu'il commençait à tomber une neige fine battue par des rafales du Nord-

Est, d'Artagnan offrit la traite à Atroce, Porthos et Aramis. La consommation se fit dans un estaminet près de la rue Friponne et chacun se sépara en bon ami.

D'Artagnan entra dans le petit restaurant indiqué par la police. Il se débarrassa de son par-dessus et l'accrocha à un clou dans la cloison de la salle à manger. Il commanda une portion de "pork and beans" et un bol de thé, le tout agrémenté d'un gros chignon de pain bis.

Pendant qu'il se gobegeait à bouche que veux-tu il n'observait pas les mouvements d'un individu à la figure famélique et à la toilette éraillée qui se promenait de long en large dans la salle qu'il emplissait de la fumée d'un affreux brûle gueule. D'Artagnan avait engagé une conversation intéressante avec la maîtresse du logis, une grosse canadienne aux appas appétissants. Il lui demandait des renseignements sur les gens de l'Assomption établis à Montréal. Il voulait se mettre au cours des grands événements du jour et connaître les détails sur l'attentat contre la colonne de Nelson.

Il paya sa consommation huit centins et reprit son par-dessus.

Lorsqu'il fut rendu sur la rue il se fouilla pour s'assurer si sa lettre de recommandation était bien dans sa poche. Horreur ! la missive avait disparu. Il n'y avait pas à en douter elle avait été volée. Il rentra dans le petit restaurant. Personne n'y avait vu sa lettre. Un frisson glacial lui passa sur tous les membres, de larges gouttes de sueurs perlaient sur son front. Il serra les poings convulsivement et proféra une dizaine de sacres que lui eut envié un homme des chantiers de la Mattawa. Il sortit du restaurant

la mort dans l'âme et commença sur les rues des marches et des contre-marches les plus désordonnées. Que faire ? Ecrire au curé pour une nouvelle lettre ? Se présenter sans certificat devant le président du comité de police ? Tout en pestant contre sa mésaventure d'Artagnan avait fait du chemin. Il se trouvait au coin des rues Craig et Jacques Cartier. Neuf heures venait de sonner lentement à l'horloge de l'église St-Pierre. Les rues étaient presque désertes et le silence n'était rompu de minute en minute que par le timbre des chars électriques.

Tout à coup un bruit insolite frappa son oreille. Il entendit des voix éclatées et propos injurieux, puis le bruit d'une lutte. On se battait à quelques pas du coin.

(A suivre)

DROLERIES

Affiche cueillie dans un journal de Marseille :

A VENDRE, un superbe perroquet, parlant deux langues, sachant commander manoeuvre et prendre du café (l'une patte tient la tasse et de l'autre y trempe des biscuits).

\*\*

Un bonhomme vient d'attraper la gale. En passant auprès de la loge de son concierge, il s'arrête et dit d'un air aimable pipelet :

—Vous pouvez avertir mes créanciers puisqu'ils se présentent tous chez moi... main tenant j'ai quelque chose à leur donner.

\*\*

Au Cabaret de la *Lionne d'Argent* :  
—Garçon !  
—M'sieu ?  
—Mais... il y a une punaise dans la lade !

Le garçon, faisant voltiger sa serviette bras droit dans le bras gauche :

—Peut-être bien, M'sieu ! c'est la saison.

\*\*

C'est la fête de mademoiselle Lili, et marrain lui apporte un beau bébé qui papa et maman.

—Eh bien ! es-tu contente ? est-ce bien que tu voulais ?

Lili, berçant son poupon avec amour :

—Oui... il est gentil !... mais...

—Mais quoi ? Voyons, dis...

—J'aurais voulu des jumeaux.

\*\*

Nos bons paysans.

Greluchon a été chargé par un propriétaire de l'endroit de lui creuser un puits de mètres de profondeur pour un prix de miué. Le paysan se met à l'œuvre ; il a creusé neuf mètres, mais comme il n'a assez bien pris ses précautions, pendant est en train de déjeuner, un éboulement lieu et le trou est comblé.

Désespoir de Greluchon.

Mais bientôt, un malin sourire lui per les lèvres.

Il défait sa blouse, la pose au bord du avec son chapeau, et s'en va.

Le propriétaire ne tarde pas à arriver

—Un éboulement ! s'écrie-t-il, et ce pa Greluchon qui est au fond du puits !

Vite, de toutes parts, on accourt et déblaie avec activité.

Quand tout est fini, Greluchon a rayonnant.

AUX AGENTS

LE CANARD est vendu aux agents et marchands de journaux à raison de huit centins la douzaine. Les numéros non-vendus ne seront pas repris. Les commandes devront être adressées au No 516 rue Craig.

Les timbres-poste seront reçus pour des montants au-dessous d'un dollar.

L'ABONNEMENT

L'abonnement au CANARD est de 60 cts par année, 25 cts pour six mois, strictement payable d'avance. Les timbres de poste sont reçus en paiement.

LE CANARD

MONTREAL, 16 DECEMBRE 1893

LA BOODLITE

Maladie infectieuse ravageant l'hôtel-de-ville

LE DIAGNOSTIC ET LE TRAITEMENT

Une maladie mystérieuse sévit parmi les membres de notre conseil de ville. Ses ravages augmentent dans une proportion alarmante depuis quelques mois. Un grand nombre atteints par le fléau sont condamnés à une mort certaine; la médecine ne leur offrant qu'un soulagement de courte durée, ils ne pourront pas survivre au froid du mois janvier prochain et le premier février ils ne seront plus comptés au nombre des vivants.

La "boodlite", comme la grippe, a un caractère infectieux et se propage rapidement dans un milieu propice.

Le microbe de la "boodlite" n'a pas encore été découvert par nos savants, mais les médecins appelés à traiter la maladie s'accordent à dire qu'elle s'attaque d'ordinaire aux poches des échevins.

Les premiers indices de la "boodlite" sont l'abondance anormale de matières moussues accumulées dans la boue causant des engorgements sérieux dans l'appareil circulatoire, une torpeur des facultés morales, et une atrophie partielle du cœur. Chez quelques-uns il se produit une congestion financière qui arrive presque à l'apoplexie. Parfois il se traduit par une fièvre d'or inflammatoire, une boulimie des plus accentuées, ou des fringales spasmodiques. Lorsqu'un édile atteint de la "boodlite" il éprouve constamment un besoin impérieux de se surcharger de courses qui ne tarde pas à souffrir de la fièvre.

Quelles sont les causes de la "boodlite"? Elles sont aussi nombreuses que variées. Elles ont autant de difficultés à saisir que les faits cachent toujours avec un soin très soigné les indices pouvant trahir leur existence. Cependant, d'après les observations faites récemment à Montréal par un savant, il résulte que la "boodlite" peut se caractériser principalement sur des pavages faits avec des matériaux gras et solides. Les égouts, les canaux et les trottoirs détrempés fréquentent les germes de la maladie.

Les chars urbains ont occasionné plus d'une fois le développement de la "boodlite". Les symptômes d'une nature très étrange, leurs symptômes ayant échappé à la sagacité de médecins très forts en diagnostic. L'usage de la ville à l'électricité est considéré comme une cause prédisposante à la "boodlite". Le fluide électrique pénètre lentement et invisiblement dans le système et y produit le plus dangereux désordre. Une autre cause de la "boodlite" se trouve dans la nature de certains terrains vendus récemment à la municipalité. Le sol se trouve être très propice à la culture des mi-

crobes de la "boodlite". Les miasmes qui s'en exhalaient étaient on ne peut plus délétères. On cite parmi ces terrains d'ingrès la ferme Gregory et les propriétés Amos et Byard. Lorsqu'il s'agit de l'achat d'une de ces terres la "boodlite" fait son travail occulte. Le milieu le dépourville l'échevin lui-même, il devient trop homme de terre pour faire patte en présence d'une spéculation grasse et plantureuse. Il faut qu'il y trempe au risque d'aller dans la soupe.

Il y a une multitude d'autres causes mystérieuses qui peuvent engendrer la "boodlite" chez les édiles. Nous ne chercherons pas aujourd'hui à les approfondir.

Disons maintenant un mot du traitement de la maladie. On n'a pu trouver aujourd'hui dans la matière médicale un évacuant assez énergique pour chasser du système atteint de la "boodlite" les mauvaises humeurs qui s'y sont accumulées. Les saignées, les sangues, les sudorifiques, les diurétiques, les lotions et les liniments sont impuissants contre le mal.

Autre cause de la "boodlite". Elle serait contagieuse d'homme à homme.

Le Dr O. S. Coxis, prépare actuellement une thèse qu'il se propose de publier dans l'Union Médicale. D'après ses observations personnelles la "boodlite" peut s'attraper d'une autre personne comme la picote, la gale, le typhus et autres maladies congénères. Il cite le cas d'un haut fonctionnaire municipal qui éprouve depuis sa nomination des douleurs chroniques atroces pour être venu en contact avec un échevin atteint de "boodlite" à la phase aiguë. Son mal redouble d'intensité tous les trois mois. Il se plaint d'anémie tandis que l'autre souffre de plethore. Ce cas rend le médecin on ne peut plus perplexé sur le traitement.

Le seul moyen curatif recommandé par LE CANARD est l'application énergique d'un quintuple extrait de votes à une élection générale. Nous voulons dire un vote caustique, scarifiant, bistourisant et amputant. Bref, il faut recourir à une opération de haute chirurgie.

En d'autres termes, il faut que le remède soit aussi cruel que le mal. La "boodlite" dans une corporation est aussi dangereuse que la lèpre.

Faisons la disparaître à tout prix.

LE DOCUMENT DE ROME

Notre correspondant de Rome nous télégraphie ce qui suit en date du 15 :

Été chez le secrétaire. N'a pas voulu m'écouter au lieu. Crois qu'il se moque de moi. Il m'a fait parvenir le document suivant pour publication dans le CANARD :

TEXTE LATIN

Canadiens Montrealsi dicit semper nobis multum fil. torlando. Non se pasat unum annum sine quod Romae appellati est jugare anam difficultatem. Non estis gentes sicut estum mundi, apud vos catholicitas est semper in aqua bouillantâ.

Habent journalistos qui faciunt credere populo omnes species dogmorum. Scimus quod se passit in parvulo circulo Montrealsi ubi membri non se gênant dicere: "Est plus nimis liberalis in Româ. Non tapet satis fortiter super homines qui attaquant Ecclesiam in personâ ministrorum ejus per exemplum Franchetum, et gentes ejudem potestatem."

Savemus etiam homines politici quando electionis appropiant, faciunt magnam demonstrationem religionis et se montrant majores catholici quam Noster Sanctus Pater.

Est questio scolarum catholicarum in Manitoba. Cur non obligant ministri Ottawae ad se prononciare in maniera definitiva? Cur quærerent meridiem in quatorzibus horibus? Chosa simpli est sicut boum dies.

Oportet votare in Communibus secundum conscientiam.

Est etiam questio Laval. Si ramenatis eam Romae perditibus latinum vestrum. Non volumus esse bidrati per illes quinque soli.

Si Filiatrault et copini ejus Canada-Rouge veniunt in Roma, passabuntur hobo sine remissione. Habemus omnes oreillos

in crinibus quando pensamus chosibus Canadæ.

TRADUCTION

Les Canadiens de Montréal nous donnent beaucoup de fil à retordre. Il ne se passe pas une année sans que Rome soit appelée à juger une difficulté. Vous n'êtes pas des gens comme le reste du monde; chez vous la catholicité est toujours dans l'eau bouillante. Vous avez des journalistes qui font croire au peuple toute espèce de dogmes.

Nous savons ce qui se passe dans un petit cercle de Montréal où les membres ne se gênent pas de dire: "Il y a un pape trop libéral à Rome. Il ne tape pas assez fort sur les hommes qui attaquent l'Église dans la personne de ses ministres, par exemple Franchette et les gens de la même potée. Nous savons aussi que les hommes politiques lorsque les élections approchent font une grande démonstration de religion et se montrent plus catholiques que Notre Saint Père.

Il y a la question des écoles catholiques au Manitoba. Pourquoi n'obligent-ils pas les ministres d'Ottawa à se prononcer d'une manière définitive? Pourquoi cherche-t-on midi à quatorze heures. La chose est simple comme bonjour.

Il faut voter dans les communes d'après sa conscience.

Il y a aussi la question de Laval. Si vous la ramenez à Rome vous perdrez votre latin. Nous ne voulons plus être bûchés par ces cinq sous là.

Si Filiatrault et ses copains du Canada-Rouge viennent à Rome ils seront passés au bobe sans remission. Nous avons tous les oreilles dans le crin, rien qu'à penser aux affaires du Canada.

HARNAIS MUNICIPAL

La grande question au conseil municipal est de savoir pour qui certain harnais en litige a été confectionné. Les uns en tiennent pour Morin; les autres pour Miron. Mais à quoi bon se casser la tête pour si peu? La question se réduit à un simple jeu d'esprit. Morin et Miron, c'est tout comme, ou à peu près, chacun de ces noms étant l'anagramme de l'autre.

Heureux conseil qui peut amuser le public de pareils passe-temps et faire concurrence à nos feuilles les plus humoristiques!

N'allez pas croire que le susdit harnais soit à l'usage personnel de messieurs les échevins. L'erreur est d'autant plus probable que tout le monde a entendu parler du harnais à l'immatriculation sous lequel blanchissent nos employés publics; mais le harnais qui occupe en ce moment le conseil municipal n'est pas figuré; c'est un vrai harnais, en vrai cuir, un harnais du service des vidanges. Vous voilà prévenus; bouchez-vous le nez d'avance. C'est une affaire qui ne sent pas la rose; demandez plutôt au maxime chevalier des selles administratives.

On peut s'étonner à bon droit qu'il y ait une cassette dans une affaire où il ne s'agit nullement de bijoux et où des tonneaux seraient certainement plus utiles.

Il y a aussi dans tout cela, un contre-maître exotique, un blondin, paraît-il, venu du nord sans doute, une certaine plante et du bois menu, une vraie macédoine, quoi!

Il est grandement temps qu'un beau soleil vienne jeter sa lumière sur cette noire purée.

TRIBOULET.

LE FARDEAU DE L'EXISTENCE

On a bien raison de dire que l'existence est un rude fardeau, du moins pour d'aucuns; demandez plutôt à ces pauvres diables qui sans pain, sans travail, sans ressources par ces jours de froid, en sont réduits à demander comme une faveur d'être mis en prison. Et le plus triste, c'est que souvent ce sont de malheureuses femmes, avec des enfants sur les bras.

La prison réservée jadis aux criminels devient aujourd'hui la ressource suprême des honnêtes gens!

O civilisation, voilà bien de tes coups!

Et pourtant, avant de songer à la prison,

il reste encore une ressource aux malheureux: celle de l'Allemand qui, l'autre jour, est allé offrir son corps au coroner de Philadelphie pour être disséqué après sa mort. L'Allemand a reçu ainsi 75 dollars qui au moins lui prolongeront l'existence.

Il est doux de penser que, si malheureux qu'on soit, on a encore une suprême ressource, une dernière planche de salut, et que même sans un sou vaillant dans sa poche, on porte en soi un capital. Nous voilà tous capitalistes... devant le scalpel du chirurgien.

D'ailleurs, de quoi vous plaignez-vous, vous qui n'avez pas de gîte? Vous n'êtes pas les seuls à caser dans notre bonne ville de Montréal. Dans ce moment, on s'occupe tout spécialement de Son Excellence le gouverneur général. A tout seigneur, tout honneur, n'est-ce pas? Quand on aura préparé un bon nid, bien chaud, au pauvre homme qui en a tant besoin, alors on pourra aviser à votre sort. En attendant, vous devez vous estimer bien heureux de pouvoir trouver le vivre et le couvert en prison.

C'est ainsi que l'eau va toujours à la rivière et que dès ce monde, les premiers qu'on devrait secourir sont toujours les derniers auxquels on pense.

Ainsi va le monde, et ce n'est ni vous ni moi qui pourrions y rien changer. La civilisation à ses victimes, qui, pour trafiquer une existence misérable, doivent solliciter l'entrée des prisons, moins fortunés que certains animaux infimes qui n'ont pas besoin de recourir à cette humiliation, par exemple les rats.

RATAPOL.

HOCHELAGA

La campagne électorale est commencée dans le quartier d'Hochelega. Mince d'éloquence et de style le manifeste lancé par M. J. H. Nault, le premier candidat sur les rangs contre l'échevin Hurlubise.

Le représentant actuel du quartier a un adversaire aussi fort que lui en fait de littérature électorale.

Jugez-en par l'extrait suivant de son adresse :

"Je m'engage par les présentes de travailler de toutes mes forces pour l'avancement, le progrès matériel et pécuniaire du quartier, advenant le succès de ma candidature, de plus, je serai en toutes circonstances, le défenseur, le protecteur fidèle et sincère du propriétaire, du locataire, de la classe ouvrière, à laquelle j'appartiens moi-même, étant comme vous le savez, fils d'un père ouvrier que jamais ni les circonstances, ni les vicissitudes, ni les honneurs ne me feront renier.

Je suis un peu jeune, il est vrai, mais le courage, et l'énergie ne me feront jamais défaut quand il s'agira de défendre les intérêts de mes électeurs."

M. Nault est évidemment le candidat de tout le monde.

Vous avez vu comme il ménage la chèvre et le chou.

La parole est maintenant à l'échevin Hurlubise.

Dans l'office, Baptiste presse de près Justine qui se débat :

— Voyons, finissez!  
— Ma petite Justine! tu es si gentille.  
— Dieu que vous êtes bête! C'est à croire que je suis avec monsieur.

\* \*

En police correctionnelle :  
L'ACCUSÉ.—Je demande le huis clos!  
LE PRÉSIDENT.—Pourquoi faire? Vous êtes accusé de vol avec effraction!  
L'ACCUSÉ.—Je ne voudrais pas que l'affaire se sache... elle me ferait manquer un riche mariage!...

\* \*

Monsieur A... intime ami de madame X... et qui est doué d'un nez gigantesque, ne peut réussir à faire la conquête du bébé de la maison Bonbons, jouets, promesses, rien n'amené Zilette embrasser Monsieur A... vis à vis duquel elle garde une distance prudente.  
— Voyons, petite, lui demande un jour sa mère, puisque le monsieur n'est pas là, dis pourquoi tu ne veux pas l'approcher.  
Zilette pleurnichant :  
— Veux pas... il a un nez trop grand... j'ai peur qu'il me renifle.



La prochaine élection dans l'île du Prince Edouard doit se faire dans des conditions singulières. Il a été entendu entre les deux candidats, leurs agents et leurs cabaleurs que la campagne se ferait sans dépenser un seul sou pour la boisson.

- Pas possible.
- Oui, rien de plus vrai.
- Alors il n'y aura personne d'élu.



« Pourquoi avoir fait tant de bruit au sujet de l'attentat contre la colonne Nelson ?

Les jeunes conspirateurs sont tous des mineurs. Il n'était que raisonnable qu'ils se servissent de dynamite ou d'autres explosifs.



Le CANARD a appris dernièrement un petit scandale se rattachant à l'achat des chevaux du département de l'hygiène.

Un certain échevin aurait reçu en cadeau, deux bons chevaux comme pot de vin dans la transaction.

Qui est l'échevin ?  
Fouillez-vous, messieurs du comité de santé.



Il souffle sur Montréal un vent de Requiem.

Il n'y a pas bien longtemps on chantait à Notre-Dame un service pour le repos de l'âme de Louis XVI mort il y a cent ans. La semaine dernière c'était encore une cérémonie funèbre dans la même église pour feu le maréchal MacMahon.

Le CANARD vient d'apprendre que la prochaine messe funèbre sera chantée pour le repos de l'âme de M. de Maisonneuve, fondateur de Montréal.

Les organisateurs seront les membres de la garde Ville-Marie, qui paraîtront dans l'église en grande tenue de gala, avec tambours et clairons. Il y aura un catafalque orné d'écussons emblématiques, et les décorations seront beuillacquées sur une grande échelle.

What next ?



Un attentat terrible a été commis hier soir dans la salle des séances de l'Assemblée Législative de Québec.

Pendant le discours de M. Augé sur la taxe du commerce un étranger placé dans la tribune de l'orateur a lancé au milieu de la salle une bombe qui a fait explosion avant de toucher le parquet. L'explosion a été suivie par une détonation épouvantable.

L'édifice a été secoué jusque dans ses fondations, et de gros paquets de plâtre se sont détachés du plafond. Il en est tombé assez sur M. Allard pour le blanchir complètement.

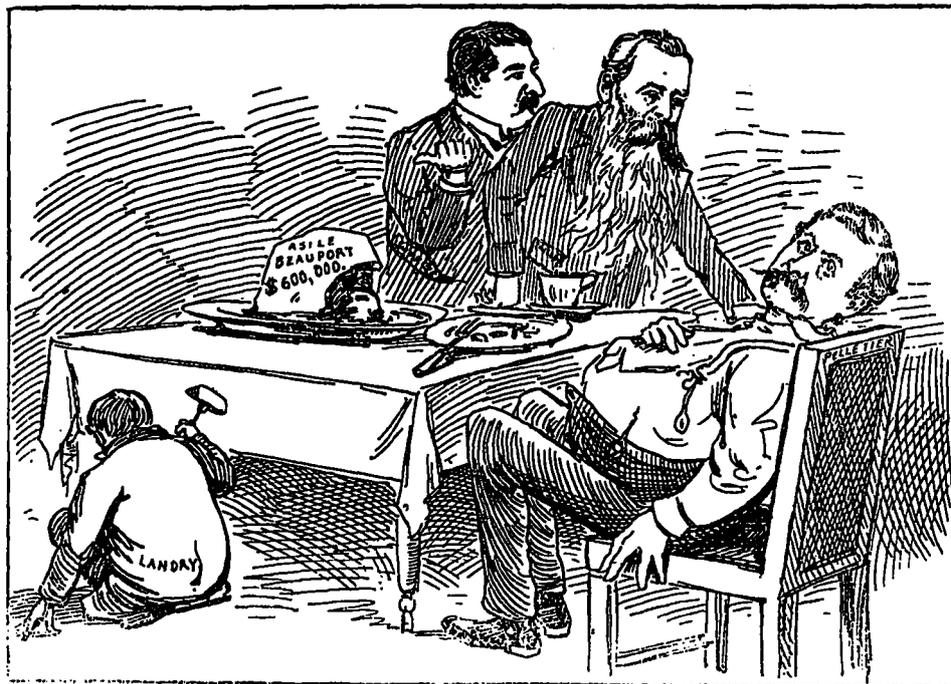
La bombe avait été évidemment dirigée contre l'orateur, mais celui-ci n'a eu que le nez légèrement piqué par un des clous contenus dans la machine.

Lorsque la fumée qui remplissait la salle fut dissipée, tous les députés avaient levé le pied et s'étaient rendus dans la buvette de la Chambre pour se remettre les nerfs et voter l'ajournement sine die.

Le premier ministre a convoqué immédiatement pour le lendemain un indignation meeting dans la salle du Conseil Législatif.

Lorsque tous les députés furent sortis de la barre, l'Hon. M. Taillon sortit de sa poche un vespéral romain et entonna le Te Deum pour remercier le ciel d'avoir échappé si miraculeusement à la mort.

L'auteur de l'attentat a, dit-on, trempé dans la conspiration contre l'amiral Nelson. Il n'a pas encore été arrêté.



L'ASILE DE BEAUPORT — UN PÂTE INDIGESTE

Taillon — Mon pauvre Pelletier, tu as trop mangé de ce pâté. Tu vas croquer d'indigestion. Pourquoi as-tu été si sot ?

Mercier — Ça ne m'étonne pas. Lorsque nous logions à la même enseigne, j'avais tout le manger. C'est moi qui t'en ai empêché. Son ami Landry doit en croquer un morceau dans quelque coin.

A LA CORRECTIONNELLE

LE RÊVE DE MICHODIN

L'huissier appelle :  
— Colardot contre Michoudin.  
Aussitôt un petit homme sec, brun, nez vif, aux yeux vifs, aux cheveux plats et longs, sans barbe, vêtu d'un complet à carreaux et tenant à la main un chapeau mou à larges bords, bondit du fond de la salle et va se camper devant le tribunal en s'écriant :

— Bien le bonjour, messieurs les magistrats. Michoudin, c'est moi. Barnabé-Théodule-Evariste Michoudin, trente-six ans, citoyen français, vacciné, électeur et éligible, né natif et original de Trimouilly-les-Chaudes-Fontaines, actuellement tailleur en boutique et en vieux, impasse Sainte-Eulalie, quartier des Epinettes. A votre service, pour le coup de fer et les réparations.

Le plaignant, M. Agricole-Ambroise-Antoine Colardot, est un rentier à l'air cossu. Ses cheveux brillent par leur absence ; mais il a des favoris poivre et sel peignés avec amour. Teint frais et rose, les yeux à fleur de tête. Le président invite M. Colardot à s'expliquer sur l'acte de brutalité qu'il reproche à Michoudin.

Le PLAIGNANT — Je dois dire au tribunal que je vais tous les soirs lire le journal, pour me renseigner sur les cours de la Bourse, au Grand café des Epinettes dont, comme moi, le sieur Michoudin est un habitué.

M. LE PRÉSIDENT. — Arrivez au fait.  
Le PLAIGNANT. — Le fait, le fait brutal, le voici. Le treize du mois dernier, un vendredi, j'arrive au café à mon heure ordinaire. Le prévenu était seul dans la salle, ayant devant lui l'unique journal de l'établissement.

Le PRÉVENU. — C'était mon droit.  
Le PLAIGNANT. — Un quart d'heure, une demi-heure, trois quarts d'heure se passent. J'attendais toujours que le journal fût libre. J'étais dans une impatience extrême. J'avais entendu dire chez le coiffeur qu'on parlait d'un projet de fusion entre le Panama et le canal de Corinthe, et je me demandais, avec l'anxiété d'un homme qui en a pour vingt-cinq mille francs entre les deux Amériques, si l'annonce de cette combinaison était favorablement accueillie par la presse.

M. LE PRÉSIDENT. — Parlez-nous de la scène de brutalité.

Le PLAIGNANT. — Je m'aperçois que cet homme est endormi sur son journal. Je m'approche poliment de lui, et je lui frappe sur l'épaule en lui disant : « Pardon, monsieur, vous seriez bien aimable de me dire comment se comporte le Panama. »

Le PRÉVENU, haussant les épaules. — Une question pareille à un homme qui dort ! Si ça ne fait pas suer !

Le PLAIGNANT. — Sans me répondre un seul mot, ce brutal me lance un coup de poing en plein visage. De colère, je fais demi-tour. Il en profite pour me flanquer un coup de pied, administré de main de maître, en plein... en plein... je ne sais comment dire, à cause des dimes.

M. LE PRÉSIDENT. — Le tribunal saisit.  
Le PLAIGNANT. — Le coup de poing m'a cassé deux dents.

M. LE PRÉSIDENT. — Et le coup de pied ?  
Le PLAIGNANT. — Il ne m'en a pas cassé, mais il m'a occasionné un bleu de la largeur d'une semelle.

Le PRÉVENU. — Faudrait le prouver.  
Le PLAIGNANT. — C'est facile. Un simple coup de vil. Aujourd'hui il est tout rouge.  
Le PRÉVENU. — Tout rouge, votre bleu ? Elle est verte !

Le PLAIGNANT, s'adressant au tribunal. — Il faut vous dire, messieurs, que ces jours-ci ça ne se voyait plus trop. Dans le louable but d'éclairer la religion de la Justice, j'ai fait marquer la place du coup avec du carmin par un peintre-décorateur du quartier. J'ai sa facture acquittée dans ma poche.

Le PRÉVENU. — Mince de précaution !  
Le PLAIGNANT. — Si le tribunal veut me faire passer dans la pièce à côté et jeter un regard scrutateur sur mon... sur mon... je ne sais comment dire...

Le PRÉVENU. — Un chouette panorama !... Où qu'est mon télescope ?  
M. LE PRÉSIDENT, au plaignant. — Allez-vous asseoir.

Le PLAIGNANT. — Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, monsieur le président, je préférerais rester debout... à cause de mon carmin.

M. LE PRÉSIDENT au plaignant. — Retirez-vous au fond de la salle. (A Michoudin). Prévenu, le tribunal maintenant attend vos explications.

Le PRÉVENU. — Eh bien, voilà !... J'étais en train de somnoler et de faire le plus beau rêve de ma vie. Je rêvais que ma bavarde de femme était atteinte d'une paralysie de la langue, et qu'en sortant de faire écuyer ma sœur hère de belle mère au four du Papa la Chaise, je voyais guillotiner mon gueux de c'nergie, coupable d'avoir assassiné ma canaille de propriétaire qui, avant de mourir, m'avait fait remise de tous mes termes passés, présents et à venir, en expiation des torts dont il était susceptible envers ma personne.

Le PLAIGNANT. — Cet homme a des rêves qui me font frémir !

Le PRÉVENU. — J'étais heureux comme un roi et fier comme un pape en chaussettes. Lorsque le sieur Colardot est venu interrompre mon bonheur en me secouant comme un prunier et en me demandant des nouvelles du Panama. Est-ce que j'en ai, moi, du Panama ?... Un si beau rêve ? J'étais pas encore bien réveillé quand j'ai cogné... Le tribunal doit bien penser qu'un tailleur ne fait pas volontairement de ces coups-là... C'est bon pour un savetier... C'est tout honnêtement un petit mouvement nerveux dont je n'ai pas été maître.

Ce petit mouvement nerveux coûte à Michoudin vingt-cinq francs d'amende et cinquante francs de dommages-intérêts.

LE REPOS DU CHALET

Lui aussi, Théophile Galuchard, vingt-trois ans, professeur libre de philosophie, a été interrompu dans son sommeil, mais il ne se trouvait pas dans un établissement de consommation. Au contraire.

La veuve Manille, préposée, non loin du Palais de justice, à l'administration d'un petit chalet qui ne rappelle qu'imparfaitement la Suisse, ses monts et ses parfums, dépose en ces termes :

— Figurez-vous, messieurs, que j'étais au fond de mon local à mon comptoir, en train de reprendre des chaussettes à mon neveu qui est municipal...  
M. LE PRÉSIDENT. — Quelle heure était-il ?

Le TÉMOIN. — Dans les huit heures et demie à neuf heures. Cet homme (elle désigne Galuchard) entre dans un boudoir à dix centimes. Je le laisse à ses affaires, qui, comme de juste, ne me concernaient point, et je continue ma besogne.

M. LE PRÉSIDENT. — Faites-nous grâce de ces détails.

LA VEUVE MANILLE. — Sur le coup d'onze heures et demie il y avait eu assez de va-et-vient dans mon local, pas mal d'entrées et autant de sorties, comme de juste, quand je réfléchis que cet homme (elle montre Galuchard) n'avait pas donné signe de vie depuis trois heures d'horloge. « Qu'est-ce qu'il peut faire ? que je me demande. Sûr et certain qu'à l'heure qu'il est, il doit avoir rempli son but. » Vous me direz, c'est vrai, qu'il y a des gens, en ce bas monde...

M. LE PRÉSIDENT. — Passez.

LA VEUVE MANILLE. — Alors il me vient des inquiétudes à l'esprit. Je frappe doucement à la porte. On ne me répond pas. Alors je pense : « Peut-être qu'il est mort de la rupture d'un anévrisse, comme on dit dans les journaux. Parait qu'on ne les fuit plus très solides maintenant. Ça se rompt toujours. » J'étais perplexe. Vous comprenez, messieurs, que j'étais contrebalancée entre ma discrétion professionnelle et la curiosité bien légitime que tout un chacun a de savoir ce qui se passe dans son établissement.

M. LE PRÉSIDENT. — Ensuite ?

LA VEUVE MANILLE. — Alors vient à passer un gardien de la paix. Je lui dis : « Entrez donc un peu. — Je vous remercie de l'invitation, qu'il me dit. Vous êtes bien aimable, mais je sors de chez moi et je n'ai besoin de rien. Ça sera pour une autre fois. » Il croyait que je voulais lui faire une politesse. On ne peut offrir que ce qu'on a, pas vrai ?

M. LE PRÉSIDENT. — Passez.

LA VEUVE MANILLE. — Alors je lui explique, à ce brave agent, le cas prolongé de mon client. Il me répond : « Voyons voir. » Je lui donne un escabeau, il regarde par dessus la porte et et il aperçoit cet homme (elle montre Galuchard) endormi comme une personne naturelle.

Le PRÉVENU. — Je ne faisais pas de mal, pas de scandale. Pourquoi est-on venu me déranger ?

L'agent Fleur des pois, un phraseur suave et distingué, complète la déposition de la veuve Manille.

FLEUR DES POIS. — Je suis monté sur un escabeau bravement et soûtairement, et, par-dessus le montant de l'encadrement de la porte fermée hermétiquement, j'aperçus le prévenu assis commodément et sommeillant inaperturbablement. Je lui demandai sonorement : « Que faites-vous présentement ? »

M. LE PRÉSIDENT. — Que vous répondit-il ?

FLEUR DES POIS. — Un mot incompetent, indécent et insolent dont auquel je dressai procès-verbal uniformément en lui disant : « Suivez-moi au poste prestement ! »

M. LE PRÉSIDENT, au prévenu. — C'est exact ?

Le PRÉVENU. — On n'avait pas le droit de troubler ma solitude et de violer mon domicile. C'est un abus d'autorité ! J'étais chez moi, c'était comme si j'avais loué.

LA VEUVE MANILLE, amère. — Trois heures pour dix centimes, et en meublant encore ! Ça ne ferait pas un loyer cher. On ne gagnerait même pas l'usure des petits balais.

FLEUR DES POIS. — Cet homme refusa énergiquement de me suivre. J'instituai subsidiairement et prématurément. Alors il me répondit de nouveau narquoisement et effrontément par le terme incompetent, indécent et insolent dont auquel j'ai fait allusion primitivement. J'ai dû m'y reprendre à plusieurs reprises pour l'emmener au poste. Quand j'ouvrais la porte, il la fermait. Je la rouvrais ; il la refermait.

LA VEUVE MANILLE. — On l'a ouverte et refermée quarante-deux fois. Et chaque fois le compteur fonctionnait et marquait dix centimes. J'ai eu une discussion de quatre francs vingt à mon administration.

M. LE PRÉSIDENT. — Ensuite ?

FLEUR DES POIS. — Le prévenu, dans un accès effervescent, brisa ultérieurement une partie de la vaisselle de l'établissement.

LA VEUVE MANILLE. — Treize francs cinquante de dégâts ! Une guerre civile n'en aurait pas fait plus.

FLEUR DES POIS. — Finalement, force resta à la loi dont auquel j'étais le représentant.

Les renseignements du dossier établissent que le professeur Théophile Galuchard, qui se trouvait sans domicile depuis une quinzaine de jours, passait ses nuits à errer à l'aventure. Dans la journée, il trouvait le moyen de se reposer de ses fatigues dans les conditions que viennent d'exposer les témoins, pour la modique somme de dix centimes, deux sous.

Le tribunal condamne le prévenu, pour vagabondage, rébellion et coups, à un mois de prison.

— Heureusement que je suis armé de philosophie ! fait Galuchard en se retirant.

A PROPOS DE BOTTES

Il y a de cela deux ans à peine, nous dit notre ami Z..., je revenais d'Avignon à Paris, et grâce à cette ruse assez innocente qui consiste à se servir de sa canne comme d'un verrou, en l'introduisant—à l'intérieur d'un wagon—dans la poignée de la portière, pour empêcher les importuns d'entrer, je pensais pouvoir passer la nuit tout seul dans un compartiment de première classe, lorsque, quelques minutes avant le départ, j'entendis des voix bruyantes qui se rapprochaient sur le quai de la gare. L'instant d'après, une main puissante tournait la fermeture du compartiment. Ma canne céda en se brisant sous l'effort d'un intrus, et je vis paraître une sorte de milord qui se disposait à faire irruption dans le train, avec une multitude de paquets. Trois autres personnes arrivées à la dernière minute s'élançèrent à sa suite, si bien qu'en un clin d'œil, nous fûmes cinq voyageurs dans le compartiment.

Il fallut se résigner. J'on fus quitte pour réunir précipitamment mes bagages, et j'allai me blottir dans un coin. L'Anglais s'assit à l'autre extrémité du wagon. L'un des nouveaux arrivants prit en hâte le troisième coin; un autre occupa le quatrième, et le cinquième voyageur se casa comme il put, entre ses voisins.

Il devait être huit heures du soir. Un quart d'heure plus tard, le train filait à toute vitesse. Notre Anglais dépliait une énorme couverture, prenait dans ses plis un foulard rouge dont il s'enveloppait la tête. Il assujettissait ensuite une casquette de fourrure sur son foulard, quittait son pardessus, sa jaquette, et se revêtissait d'une chaude houppelande. Après quoi il replaça dans le filet les vêtements dont il s'était débarrassé, s'enroula les jambes dans sa couverture et chercha une position commode pour dormir.

Mes autres compagnons de voyage l'avaient devancé. Doux d'entre eux, après s'être coiffés d'une toque de drap, commençaient à ronfler bruyamment; le troisième reposait en silence; l'Anglais ne tardait pas à imiter leur exemple, et moi même, je sentais le sommeil me gagner déjà, lorsque je vis le lord se réveiller soudain, quitter sa position horizontale, rejeter sa couverture et se rasseoir sur la banquette. Nous croyant sans doute tous endormis, il se mit alors à retirer ses deux bottes — d'énormes bottes de chasse — qu'il laissait dans l'allée du compartiment; et, ne conservant aux pieds que ses chaussettes blanches, il s'enroula de nouveau dans sa couverture, pour reprendre sa position première.

—Si chacun de nous prenait autant de liberté, pensai-je, l'atmosphère du compartiment s'en ressentirait...

Mais l'Anglais se rendormit aussitôt, dans la placidité des consciences tranquilles; et je restai songeur.

Je n'étais pas seul éveillé. Quand le milord eut commencé à ronfler, son voisin de face, qui malgré l'obscurité relative, produite par le déploiement du store tendu sur la lampe, n'avait pas perdu de vue un seul mouvement de l'Anglais, avançant la main, sans se déranger; puis, pour se débarrasser d'un voisinage qu'il trouvait gênant, il prit délicatement une botte par la tige, et, de l'air le plus naturel du monde, la jeta par la portière, avec la même indifférence qu'il eut mise à secouer la cendre de son cigare. Cela fait, il ramena sa main à la hauteur de son estomac, croisa les bras et dormit.

Ayant tout suivi des yeux, je ne pouvais que déplorer la responsabilité encourue par ce voyageur, si peu soucieux de la propriété d'autrui. Je me demandais ce qui allait se passer au réveil de l'Anglais. Évidemment, il réclamerait sa botte absente. Nous allions avoir un peu de bruit. Et, dans l'attente des événements, je riais de la confiance de mon compagnon de voyage, qui ronflait de plus belle, sans se douter du tour pendable que son voisin venait de lui jouer.

A dix heures et demie, nous arrivons à Valence.

Personne ne bougea. A minuit, le train entra en gare à Lyon. Deux des voyageurs descendirent pour se dégourdir les jambes. L'Anglais, parfaitement tranquille, laissa circuler autour de lui, s'étira les bras, toussa, bâilla, sans plus se soucier de ses bottes que de son premier soulier, et conserva sa position horizontale.

Au coup du sifflet, les voyageurs reprirent leur place. L'employé ferma les portières; le train se remit en marche. L'Anglais, lui, se mit à ronfler...

Je restai éveillé. Cependant, bercé par le mouvement monotone du train, je m'endormis aussi; car une heure plus tard environ, j'étais tiré de mon sommeil par un bruit de portière brusquement refermée. J'ouvris les yeux. Nous étions arrivés à Mâcon. Je me redressai, et

je remarquai non sans surprise que le coin précédemment occupé par le vis-à-vis de l'Anglais était libre.

Le "coupable" venait de descendre.

A Dijon, un autre de nos compagnons de voyage nous quitta aussi. Nous ne restions plus que trois, en comptant l'Anglais qui ronflait comme un tuyau d'orgue.

La situation commençait à se corser. —Pourquoi l'autre ne descend pas avant Paris! pensai-je avec un peu d'inquiétude.

Hélas! à six heures du matin, je vis qu'il se frottait les yeux, pliait sa couverture, et, à Laroche, il m'abandonnait. Le lâche!...

Je me trouvais dans une isolée position! Sans aucun doute, j'allais assumer la responsabilité de la disparition de la botte. Comment me tirer de là? Impossible de descendre avant Paris. J'avais besoin d'y rentrer.

Tout ce que je pouvais faire, c'était de changer de compartiment. Je sautai sur mon indicateur. Une sueur froide inonda mes tempes. Nous étions en rapide. Le train ne s'arrêtait plus avant l'arrivée. Quant à dénicher pendant le trajet, il ne fallait pas y songer, à moins de risquer de se rompre les os.

Je n'avais pas replié mon indicateur, que la glace s'abaissait brusquement. Un inspecteur demandait par la portière le contrôle des billets. Il fallut réveiller mon anglais. Du reste, il faisait déjà grand jour.

Mon homme profita de la circonstance pour commencer sa toilette.

—Nous y voilà! me dis-je; gare au coup de théâtre!

Quand il eut repris son billet—troué par l'emporte-pièce de l'inspecteur—et revêtu sa jaquette, il attrapa la botte isolée; quo son impitoyable voisin lui avait laissée pour compte, et la chaussa avec effort. Puis d'un coup d'œil investigateur, il chercha la parcelle.

A partir de ce moment, je crus devoir simuler l'homme endormi. Mais je trichai, tenant à voir, au moins d'un œil, ce qui allait se passer. Je m'efforçai surtout de ne pas rire.

Mon Anglais souleva le volant de drap qui masquait le dessous de la banquette; il fourraça dans l'ombre avec sa jambe. Vains efforts. Il s'accroupit à terre, regarda à droite, à gauche, dans le filet... Rien!

Heureux les gens qui savent conserver leur sérieux! Pour ma part, je ne fus pas maître de moi. La vue de ce grand diable d'homme à la recherche de sa botte, la pensée du spectacle qu'il allait me donner en sortant à cloche-pied de la gare, m'ôtèrent la possession de mes moyens. J'éclatai...

C'en était fait!

En m'entendant rire, l'Anglais se retourna comme si je l'avais mordu.

—Pédon! fit-il avec un accent britannique des plus prononcés, vous savez où on a mis la botte de moi?

—Quoi donc? dis-je en me redressant, mais sans avoir l'air de comprendre.

—Le botte de moi, reprit-il.

—Où; eh bien?

Il me montra son pied déchaussé!

—Où il est?

Je haussai les épaules comme un homme qui ne sait pas.

—Mon botte enfin! cria-t-il d'une voix de tonnerre.

—Eh! que voulez-vous que je vous dise? cherchez la!

—Je la cherchais aussi; mais je ne trouvais pas. Vous avez caché la botte de moi?

—Ah! je vous jure que non, par exemple!

—Alors dites où il est?

—Est-ce que je le sais? Cherchez mieux.

—Nô... nô... ils dormaient...

—Eh bien, moi aussi!

—Du tout, s'écria-t-il; vous avez ri du malheur de moi!

Et il répéta:

—Alors, vous voulez pas dire?

—Je ne le veux pas... je n'en sais rien du tout. Voilà qui est clair.

—Très bien, dit l'anglais en manière de conclusion.

Il retourna à sa place d'un air grave, termina ses paquets, changea de coiffure, examina d'un air désolé son pied déchaussé dont il faisait jouer les doigts dans la chaussette blanche, et ne dit plus un mot jusqu'à l'arrivée.

Au di-hors, une pluie battante engloutit les vitres. A neuf heures et demie, nous entrâmes en gare. Je bouclai ma valise, mes derniers paquets, et, comptant laisser mon compagnon de route se tirer d'affaire comme il le pourrait, j'allais descendre, quand l'Anglais, s'interposant aussitôt, me barra le passage avec son bras, se mit à la portière et appela un homme de la Compagnie.

Je me disposais à descendre à Courbevoic.

Il me retint par le pan de mon habit, qu'il aurait déchiré si j'avais tenté de fuir.

—Ah ça, est-ce que vous plaisantez, m'écriais-je?

—Nô... nô... fit-il gravement. Nous autres dans la Angleterre, ne jamais plaisantez des choses sérieuses...

Un inspecteur arrivait.

—Pédon, dit le milord, en montrant son pied déchaussé qu'il leva jusqu'à l'ouverture de la portière restée fermée, pendant le voyage, le monsieur que voici—il me désignait—a pris la botte de moi qu'il ne veut pas rendre. Je voulais, moi, le dénoncer au policeman; seulement comme je ne pouvais aller sans mon botte, dans le boue, je vous commandai de faire venir un homme qui va porter moi sur son dos pour traverser la gare. Monsieur le voleur nous accompagnera jusqu'à chez le policeman...

A cette déclaration, l'inspecteur resta comme ahuri. Il ne savait si l'Anglais parlait sérieusement ou s'il plaisantait. Je partis d'un nouvel éclat de rire qui exaspéra mon compagnon de voyage.

Cependant, il me tardait d'en finir. Comment faire?

—Si je raconte la vérité, pensai-je, l'Anglais ne voudra jamais me croire.

L'inspecteur paraissait de plus en plus perplexé.

Soudain, une idée me vint, canaille en somme, mais pratique. Sûr à l'avance du succès d'hilarité que ne pouvait manquer d'obtenir la promenade de mon lord à califourchon sur le dos de l'homme d'équipe, je pensai que le meilleur moyen de me débarrasser de lui était de le faire passer pour fou. Aussi bien sa surexcitation, sa façon d'agiter à la portière son pied déchaussé devaient-elles prédisposer l'inspecteur à croire ma déclaration. D'un geste, je lui indiquai ma pensée. Il la saisit à merveille.

Je me penchai donc vers lui, et je lui dis à l'oreille:

—Hélas! monsieur, vous ne vous rendez que trop bien compte par vous-même de l'état d'esprit de ce malheureux aliéné. Atteint du délire de la persécution, il est convaincu que je lui ai volé sa botte. Qu'en a-t-il fait! Je l'ignore, étant monté après lui dans le train, à un moment où il paraissait endormi. Il ne manquera pas de vous raconter que, pendant son sommeil, j'ai voulu lui jouer un tour de mauvais goût et que je me suis approprié sa chaussure... Vous êtes prevenu... Vous saurez que lui répoudre... Voyez du reste son agitation... Ce qu'il y a de plus simple selon moi, c'est de le diriger sur l'infirmerie spéciale, en lui donnant l'assurance qu'il y retrouvera sa botte.

—Compris! murmura l'inspecteur.

Un homme d'équipe arrivait. L'Anglais monta à cheval sur son dos que je vis ployer sous la charge et il prit ainsi le chemin du commissariat en criant:

—Venez! venez!... Monsieur le voleur! je vous faire mettre au poste.

—Soyez tranquille, lui dis-je, je vous suis!

Mais après quelques pas, les curieux et les rieurs accourus à la vue de cet étrange voyageur devinrent si nombreux, que je pus, avec la complicité de l'inspecteur, gagner une porte de sortie, après lui avoir chaleureusement recommandé mon fou.

—Comptez sur moi, me dit-il, ce matin même, il sera examiné au point de vue mental...

J'étais enfin délivré de mon Englishman...

—Depuis lors, ajouta notre ami Z..., j'ai toujours négligé d'aller aux informations. Mais je ne s'rais pas autrement surpris que mon Anglais eût été envoyé à l'asile Sainte-Anne.

Ce ne serait pas le premier que l'administration y eût enfermé... à propos de bottes!

ANDRÉ LEROUX.

Toujours les enfants. Michel Z... (sept ans et demi) arrive auprès de sa petite maman, les vêtements complètement percés de petits trous. —Qui vous a mis dans cette état? demande la mère courroucée et inquiète. —Petite maman, répond le marmot, je vais te dire. Nous venons de jouer à l'épicier avec les camarades: c'est moi qui faisais le fromage de Gruyère.

\*\*\*

On cause après dîner au salon entre femmes, pendant que ces messieurs sont au fumoir, et l'on épluche les absents.

—Je ne sais pas comment vous pouvez trouver M. V... un homme aimable! ainsi l'autre jour dans un dîner il ne m'a pas adressé un mot.

L'amie s'éventant à petits coups. —Il avait peut-être une jolie femme de de l'autre côté.

ARGENTERIE FINE CADEAUX POUR LES FETES

— On trouve chez — L. J. HERARD, 26 rue St-Laurent, un assortiment des plus variés d'argenterie de table. Contellerie, etc., convenables pour cadeaux du Jour de l'An et souvenirs d'anniversaires. Les prix sont des plus modérés. Une visite est sollicitée.

PARC SOHMER

N'oubliez pas qu'au Parc Sohmer il se donne régulièrement tous les dimanches à 3 et 8 p.m. des représentations par des artistes, chanteurs, gymnastes, acrobates, danseurs, des célébrités en renom qui ont fait leur marque dans les grandes salles d'amusement de l'Europe et des États-Unis.

Le pavillon est toujours chauffé à la température de l'été.

Hotel Riendeau

La maison par excellence pour les touristes. Balcons et terrasses. Vastes salons, chambres richement meublées. Service de première classe.

En face de l'Hôtel de Ville et du Palais de Justice.

A quelques pas des bateaux et des gares de chemins de fer.

58 et 60 Place Jacques-Cartier, JOS RIENDEAU, PROPRIÉTAIRE.

Belle Installation

MM. MATHIEU FRERES

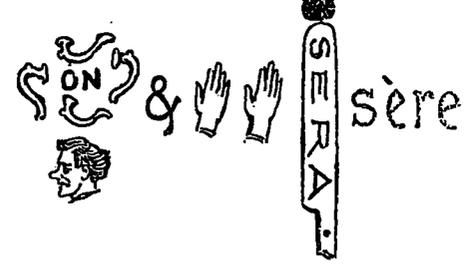
NEGOCIANTS DE VINS Occupent aujourd'hui leur nouveau magasin, 21 et 23 Rue De Bresoles

MM. MATHIEU FRERES sont les seuls Canadiens-français qui aient fait de leur négoce une spécialité importante.

Ils sont les agents spéciaux du Cognac la Grande Marque "Participation Charentaise".

Ils sont aussi les seuls agents pour le Whiskey Ecossais "Glen Scot" et pour le Champagne "Lemoine".

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER REBUS

Chénier aura avant peu sa statue.

La première explication nous a été adressée par Bernard Melançon, 99 rue St Jacques, Montréal.

Ont deviné le rébus Mlle Edith Fortier, Lévis, J. E. Bédard, Québec, J. E. Parent, Montréal, Léopold Pambrun, Montréal, Mlle Ida Vienno-Michaud, Québec, Mlle Plamondon, Québec, Arthur Bisson, Maisonneuve, P. E. Vézina, Trois-Rivières.

\*\*\*

La race des enfants terribles n'est pas éteinte.

Belle-maman est en visite chez son gendre. La petite Nini, grimant sur les genoux de sa grand-mère: "Bonne maman, je voudrais voir ta langue."

—Ma langue, quelle idée!

—Oui, bonne maman, je voudrais bien voir ta langue, insiste Nini.

—Et pourquoi donc veux-tu la voir? demande bonne maman.

—Parce que papa dit que tu as une langue de vipère. Fais voir comment c'est fait!